

Et surtout pas la dernière...

La Bible, sous la direction de Frédéric Boyer, Traduction de 48 exégètes et écrivains. Bayard, Médiaspaul, 3186 p.

Sherry Simon

Number 182, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simon, S. (2002). Et surtout pas la dernière... / *La Bible*, sous la direction de Frédéric Boyer, Traduction de 48 exégètes et écrivains. Bayard, Médiaspaul, 3186 p. *Spirale*, (182), 6–7.

ET SURTOUT PAS LA DERNIÈRE...

LA BIBLE

Sous la direction de Frédéric Boyer. Traduction de 48 exégètes et écrivains. Bayard, Médiaspaul, 3186 p.

« LA BIBLE, mieux écrite que jamais. » Le slogan publicitaire de la nouvelle Bible est habile, mais manque de précision. Doit-on comprendre que cette nouvelle Bible est mieux écrite que l'original? Oublie-t-on que la traduction est une ré-écriture, qui ne remplace pas l'original mais l'accompagne? Les excès du langage publicitaire sont toujours à craindre, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre qui résulte d'un très important investissement financier et intellectuel. Traduire toute la Bible est un projet onéreux, et demande — à défaut d'un impératif dogmatique — un concept fort. Dans le cas de cette nouvelle Bible française, le concept, c'est l'écriture.

Réactualiser le langage biblique, convoquer les meilleurs écrivains français d'aujourd'hui à cette tâche : voilà la visée claire et d'emblée attirante de la nouvelle traduction. Il s'agit du fruit d'une collaboration d'une cinquantaine de personnes, en France et au Québec, sur six ans. On a voulu présenter la Bible dans un langage qui est frais, énergique et à la mesure de la richesse du texte et, par ce projet, créer de nouveaux points de contact entre le texte biblique et l'actualité littéraire. Choisir de réunir écrivains et exégètes, de les faire travailler en duo, est une solution élégante. Excellente aussi l'idée de faire parler une multiplicité de voix dans la Bible, reflétant la multiplicité des rédacteurs du livre original.

Mais qu'est-ce qu'une Bible bien écrite? Il est vrai, comme le souligne Henri Meschonnic depuis des décennies, que la Bible n'a jamais « fait œuvre » en français. La langue française n'a pas profité du grand souffle de la réforme. Les grandes Bibles protestantes, celle de Luther mais aussi celle des sages réunis par King James, avaient une visée littéraire avouée, la version King James étant en fait une révision de plusieurs versions anglaises antérieures, réécrites dans le but explicite de trouver un style digne, alerte et unifié. Mais ces Bibles avaient aussi des objectifs dogmatiques : présenter une version qui tiendrait compte des choix interprétatifs des nouvelles Églises.

La nouvelle traduction propose des textes écrits avec la verve de quelques-unes des plumes les plus fortes de notre époque. C'est le caractère vigoureux de l'écriture qui constitue l'élément unificateur de cette Bible qui est moins une seule unité qu'un ensemble de traductions, selon Frédéric Boyer. On n'a imposé ni une harmonisation lexicale (un même mot peut recevoir des équivalents différents, d'un

chapitre à l'autre) ni une harmonisation stylistique. L'introduction de Frédéric Boyer, d'une écriture enlevée, situe les grands enjeux de cette traduction sur le plan de la langue : « *Les révolutions successives du langage littéraire et poétique du xx^e siècle permettent souvent de prendre en charge les violences, les irrégularités, l'absence parfois d'une syntaxe formelle, la polyphonie des textes anciens. D'échapper également aux lour-*

souffle, de vapeur. Ce qui est donné dans la nouvelle Bible, dans la traduction de Jean L'Hour, Florence Delay et Jacques Roubard, est une version hybride, « Vanité dit Qohélet / hével havalim / Hével dit Qohélet / tout est vain ». Les deux termes, vanité et hével, sont présents dans le texte, le second en italiques et avec accent aigu. En proposant ce mélange, les traducteurs semblent vouloir retenir la charge morale du



La cité d'Utop de François Hébert, 1988

DR

deurs convenues d'une langue érudite... » Investir une telle confiance dans la langue, n'est-ce pas négliger les questions proprement interprétatives qu'on affrontera à chaque moment de la traduction? Quelle part sera donnée au bibliste et à l'écrivain et comment se négociera le choix final? Il est impossible de donner un avis sur la totalité des choix qui ont été faits dans cette vaste œuvre, mais considérons à titre indicatif l'exemple suivant. Les premières lignes de l'*Ecclésiaste* (Qohélet) sont bien connues. Jérôme a traduit : « *Vanité des vanités, tout est vanité* », et cette phrase fait maintenant partie de la conscience historique européenne. Mais en utilisant le mot « vanité », Jérôme a donné un sens métaphorique au mot hébreu « hével », une surtraduction, critiquée par Henri Meschonnic qui propose « *Buée des buées* », restituant au mot hébreu son sens matériel de

mot vanité (la futilité, l'inutilité) tout en préservant la sonorité particulière de l'hébreu, qui semble reproduire en lui-même le passage de l'air, l'insubstance. En ce sens, ils n'ont pas traduit du tout, gardant une ancienne traduction (qui n'est pas totalement adéquate) et se rabattant sur le signifiant hébreu pour produire un complément de sens. Cela peut rappeler les traductions exoticiantes de Chouraqui. Et on peut dire que Chouraqui et Meschonnic ont tous les deux rendu possible la traduction proposée ici, issue tout autant des expériences antérieures de traduction biblique que de l'état de la langue poétique.

Réveiller la langue, faire neuf, est-ce un vocabulaire suffisant pour rendre compte de ce qui se passe dans cette version de la Bible? Est-ce suffisant pour rendre compte des choix qui sont faits? Ce n'est pas l'entreprise même de la retra-

duction qu'il faut justifier (la retraduction étant une tâche infinie, toujours à recommencer), mais plutôt sa cohérence. Les traductions qui s'imposent sont celles qui ont un mandat clair, une direction, un projet, selon le mot d'Antoine Berman. La langue littéraire, aussi belle et puissante qu'elle puisse être — et cette traduction est très belle — ne peut pas en elle-même constituer ce projet.

Le féminin

Les questions d'interprétation ne sont pas abordées directement dans les textes d'accompagnement. Pour chaque livre de la Bible, on présente une courte introduction, de nature historique et textuelle. La question de la féminisation n'est donc pas abordée directement. On s'étonne de cette absence, puisque, dans les milieux bibliques, le débat fait rage depuis trente ans quant au caractère patriarcal de la Bible. Est-ce que le langage très masculin que nous connaissons de la Bible est une traduction fidèle du texte ou reflétait-il plutôt les préjugés des traducteurs au cours des âges? Sans mettre ces questions en relief, la nouvelle traduction de la Bible fait tout de même montre d'une grande sensibilité, rendant bien compte des transformations qui se sont effectuées dans les études bibliques. Ainsi, dans la *Genèse*, ce qui est créé par Dieu n'est pas l'homme mais « l'adam ». Il s'agit, dit la note explicative, d'un être « indissolublement masculin et féminin ». Ce n'est que plus loin dans le texte biblique que « l'adam » prendra le sens du masculin, au moment de la création d'Ève. De la même façon, on remarque que, même si « anthropos » n'est pas un mot expliqué dans le glossaire des termes, « l'humain » et « l'humanité » sont convoqués là où autrefois (et même dans la Bible de Jérusalem, récemment révisée) on voyait « l'homme ». Le féminisme a certainement eu un certain impact sur les interprétations des personnages. Dans le livre de *Ruth*, dans l'épisode où Ruth partage, à la suggestion de Noémi, le lit de Booz, on rencontre la phrase, littéralement : « tu lui découvras le pied ». Le pied est un euphémisme pour le pénis. Là où certaines traductions ont cherché à éviter le problème (la Bible de Jérusalem : « Tu dégageras une place à ses pieds »), Marie Ndiaye et Aldina da Silva font davantage état de l'audace sexuelle de Ruth en disant plus clairement : « Tu le découvras ». Soit. Pour comprendre comment l'écrivain a utilisé les informations fournies par l'exégète (une traduction littérale, des notes explicatives), pour comprendre comment l'exégète a répondu aux formulations de l'écrivain, il faut donc analyser chaque texte. La cohérence sera à trouver dans le résultat du dialogue entre les deux.

C'est dans le Nouveau Testament (la Nouvelle Alliance) que le renouvellement du vocabulaire est le plus vigoureux. Dans la traduction de L'Évangile selon saint Matthieu par Marie-Andrée Lamontagne, les surprises sont nombreuses. Ce ne sont plus des « rois mages » mais des « astrologues », les « miracles » deviennent des « actions d'éclat », « baptiser » est remplacé par « plonger dans l'eau », « Satan » est le « Rival », etc. A-t-on par la suite une meilleure compréhension du texte? Le récit s'en trouve, indéniablement, revivifié.

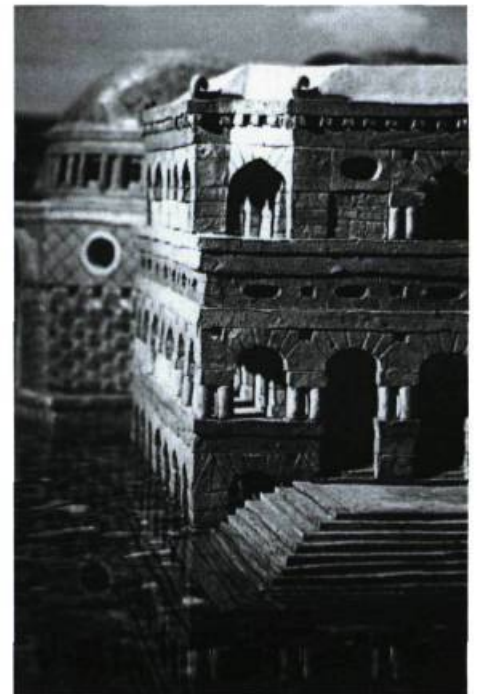
Parfois, cependant, on a l'impression que certains changements sont l'expression d'un parti pris d'audace, qui n'est pas suffisamment justifié par les notes. Commencer la *Genèse* par un substantif, « Premiers », plutôt que par une formule adverbiale « Au commencement », est une innovation qui doit être justifiée sur le plan cosmogonique autant que sur le plan grammatical. Cette justification n'est pas fournie, et la phrase telle qu'elle est donnée est en contradiction avec la séquence présentée par la suite du texte : la lumière d'abord, ensuite la création de la terre. Il est bien difficile de comprendre pourquoi ce choix a été fait.

Un projet hybride

Comment le projet littéraire est-il articulé au projet religieux? Les éditeurs ont cherché à obtenir l'imprimatur de l'Église catholique, imprimatur qui n'a pas été accordé, mais remplacé plutôt par une invitation à la lecture. Le fait d'avoir demandé cet imprimatur est un signe qu'on ne veut pas, qu'on ne peut pas encore dégager le texte d'une affiliation doctrinale. Il s'agit ici d'un projet hybride, où la multiplicité des origines et des croyances des traducteurs se trouvent en alliance malaisée avec un projet éditorial clairement identifié aux institutions du catholicisme français.

Cette qualité hybride est évidente dans la présentation matérielle du texte. Même si la Bible est présentée sous une forme aérée, où les renvois de notes et les numérotations de chapitre figurent dans les marges et n'encombrent pas le texte, l'ensemble est terne. L'alternance du rouge et du noir, et la typographie sans éclat, rappellent le manuel scolaire. Les notes, fort intéressantes à lire (loin des gloses théologiques habituelles), et un glossaire général du vocabulaire conceptuel biblique (une vingtaine de termes chacun pour l'Ancien et le Nouveau Testament) se trouvent à la fin. J'ai trouvé cette disposition peu commode, dans la mesure où les notes explicatives sont pour moi essentielles à la compréhension du texte. Pourquoi ne pas encourager la consultation des notes, en les rapprochant du texte? Voilà qui enrichirait la lecture et rap-

pellerait que la Bible est toujours en prise directe avec l'histoire, avec les nombreux commentaires qui constituent un long et intense débat autour du sens. Pourquoi essayer de faire croire que la Bible peut parler directement, immédiatement, au présent? Il n'en est rien. Si on est ravi par quelque formulation nouvelle, c'est justement parce qu'on connaît l'ancienne. Quand on heurte une formulation énigmatique, on veut en comprendre la justification. Croire que les notes encombrant la lecture est une erreur. Dans le cas du texte biblique, la matière explicative est loin d'être secondaire. Le commentaire est l'essence même de la lecture.



La cité d'Utopie (détail) de François Hébert, 1982

DR

La fin comme le début

À la fin de la table ronde animée par Jean Fugère à l'occasion du lancement de cette nouvelle Bible à la mi-septembre, Jacques Brault a lu un extrait de l'Apocalypse. Le public est resté ébahi : ce texte parlait des événements de la veille, l'attaque sur New York et Washington. Ce rapprochement n'était pas prévu par Brault, mais le moment a servi à rappeler la prégnance du texte biblique dans nos vies. La Bible nous fournit, encore aujourd'hui, un vocabulaire, une imagerie, pour parler du monde, de sa fin comme de son début. Enrichir et complexifier notre compréhension de ce vocabulaire est vital.

SHERRY SIMON